

Le T.N.M. en crise

Paul Lefebvre

Numéro 34 (1), 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27018ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, P. (1985). Le T.N.M. en crise. *Jeu*, (34), 18–25.

le t.n.m. en crise

Regardons les choses en face: la menace de mort qui pèse sur le Théâtre du Nouveau Monde a beau avoir provoqué de nombreuses interventions publiques, l'affaire n'a jamais eu l'ampleur et la violence que devrait avoir la possible disparition de la plus grande compagnie de théâtre au Québec. C'est que *la* question du T.N.M. est fautive; en fait, il y a *les* questions du T.N.M. Il y a des problèmes, et on fait comme s'il n'y en avait qu'un, auquel on devrait répondre oui ou non. La réponse de tout le monde serait *oui, mais*. Cependant, comme on est en crise, on tait le *mais* et on dit *oui*. Or les *mais* étouffent le *oui*, qui sonne bien faiblement. Si on veut que la crise du T.N.M. se règle, cela ne sert à rien de mettre de côté les questions gênantes, celles dont les réponses terniraient l'image prestigieuse de la maison et qui, paraît-il, donneraient des munitions à ceux qui verraient avec indifférence cette compagnie disparaître doucement. Considérer cette crise comme un accident de parcours — ce qui n'empêche personne de penser que l'accident pourrait être fatal —, c'est faire l'autruche et c'est refuser de voir qu'elle est d'abord et avant tout l'expression d'un profond malaise quant à la nécessité artistique et à la richesse de sens des productions que cette compagnie nous a présentées depuis quelques saisons.

un stradivarius, vous dis-je

D'abord, la bâtisse. C'est un théâtre. C'est même une des trois seules vraies salles de théâtre à l'italienne dignes de ce nom à Montréal, avec celles du Monument National et de l'ancien Théâtre National, devenu le Cinéma du Village. Les participants aux États généraux du théâtre professionnel avaient bien raison de demander que les lieux théâtraux gardent toujours leur vocation. Si le gouvernement encourage la vente de la salle pour que la compagnie règle ses problèmes financiers, il est de son devoir de garantir qu'elle ne sera pas démolie et qu'elle servira d'abord et avant tout au théâtre. Le T.N.M., c'est le stradivarius des salles de théâtre à Montréal; j'aime bien la chanson et le cinéma, mais ces arts-là ont déjà bien des lieux qui leur conviennent. Pas le théâtre.

Parmi toutes les rumeurs qui ont couru au sujet de l'achat de la bâtisse (au moment d'écrire ces lignes, l'offre de la Compagnie d'assurances la Laurentienne vient d'être acceptée), il est celle d'un refus peu à l'honneur du ministère des Affaires culturelles: la Société de la Place des Arts aurait proposé d'annexer la salle à son complexe. On aurait même pu la chauffer sans problème: on n'avait qu'à passer des tuyaux sous la rue Ste-Catherine. Québec aurait fait savoir à la P.D.A. qu'il n'en était absolument pas question. Il faut dire que cette dernière coûte déjà bien cher aux contribuables. Mais cette annexion aurait pu donner une bonne garantie sur la salle

et sur son utilisation. Et on aurait eu une structure d'accueil convenable pour le théâtre étranger. Vous aimez ça, vous, voir du théâtre à la salle Maisonneuve?

questions administratives

Il y a quelques années, le Théâtre de Quat'Sous accusait un important déficit. Il l'a épongé sans subvention spéciale et tout en continuant à faire du très bon théâtre. Ce n'est pas facile non plus à la Nouvelle Compagnie Théâtrale, paraît-il: or, elle se tient la tête hors de l'eau. Évidemment, une machine comme le T.N.M. coûte très cher. Mais l'administre-t-on avec toute la rigueur souhaitable? En tout cas, les membres de feu l'Association des directeurs de théâtre, qui prennent tant de précautions pour ne pas avoir d'incendies dans leurs propres baraques, n'étaient pas très chauds, en début de saison, pour encore appeler le gouvernement comme on appelle encore les pompiers pour dire qu'il y a encore le feu au T.N.M.

Les administrations précédentes, profitant d'années d'abondance où le déficit se portait avec élégance et avantage, ont laissé grossir la boîte et auraient fait des excès du côté des conditions de travail. Dans un théâtre, il y a les frais fixes et les frais de production. Les employés sont en lock-out depuis le printemps dernier. Selon eux, on a tort de leur faire porter tout l'odieux du déficit; ce qui serait en jeu, entre la direction et eux, ne serait qu'un malheureux 80 000 \$. D'une façon ou d'une autre, il est impossible de juger, de l'extérieur, de ce qu'il en est vraiment. On a beau prétendre que certaines dépenses sont insensées, peut-on vraiment demander au T.N.M. de faire table rase de son infrastructure et, de là, de repenser tout son fonctionnement? N'est-ce pas simplifier que de jouer la carte des spectacles contre celle des employés, et vice-versa?

Quant à l'administration des productions (si on veut aller au-delà des principes de «saine gestion»), elle soulève un autre type de problème: du faste, du tape-à-l'oeil



Le T.N.M. est-il en train de «disparaître doucement»?

et du décorativisme, peu ou pas signifiant, comme on en a vu dans *Amadeus* ou dans *Arlequin, serviteur de deux maîtres*, c'est un manque d'économie qui n'est pas qu'esthétique¹.

c'est quoi la pièce?

La situation pré-Reichenbach, quant à la direction artistique du T.N.M., a été fréquemment évoquée dans le débat. Péjorativement, bien sûr. Habituellement pour déplorer le choix de *certaines* pièces, québécoises le plus souvent. Le problème du choix des textes était quand même un peu plus vaste. Il arrivait au T.N.M. ce qui semble vouloir se développer à plus ou moins long terme chez les compagnies reposant sur un moelleux coussin de plusieurs milliers d'abonnés: le syndrome dit de la « saison bien balancée ». La compagnie cesse de suivre une démarche artistique claire pour devenir obsédée par le maintien de ses abonnements. Des abonnés, ce n'est guère homogène; et quand on se met à vouloir reproduire sciemment les conditions qui ont provoqué leurs abonnements, ça se déglingue parce que là, commence le système: « Une pièce pour les papas, une pièce pour les mamans, une pièce pour attirer ceux qui aiment rire, une pièce québécoise misérabiliste pour ceux qui aiment ça », etc. Je sais bien que la réalité est à la fois plus noble et plus sordide, mais on les reconnaît bien là, ces saisons qui cherchent à plaire à tout le monde et à son père.

Avec Reichenbach, cela devient plus clair quant aux textes qu'on choisit: on veut redonner au T.N.M. son rôle de théâtre de répertoire. Pourtant, il y a des traces de « saison bien balancée » dans l'air. Du sucre pour ce que l'on semble donc considérer comme des pilules. Sinon, comment expliquer la mise au programme de *Cul-de-sac au septième ciel* (*Cloud Nine*) ou, pour cette saison qui n'a pas eu lieu, de *l'Habilleur* (*The Dresser*), pièces qui ne vont pas plus loin que le divertissement intelligent? Si c'est cela que l'on entend par répertoire contemporain... Pendant ce temps, pas moyen de voir sur les scènes montréalaises ni du Botho Strauss, ni du Sam Shepard, ni du Michel Vinaver, ni du Edward Bond... Sans parler du fait que le T.N.M. est devenu bien timide dans ses choix: on n'échappe pas à un certain vedettariat dans le répertoire et on se retrouve toujours avec les mêmes pièces: encore *Tartuffe*, encore *Dom Juan*, encore *l'Échange*, etc.

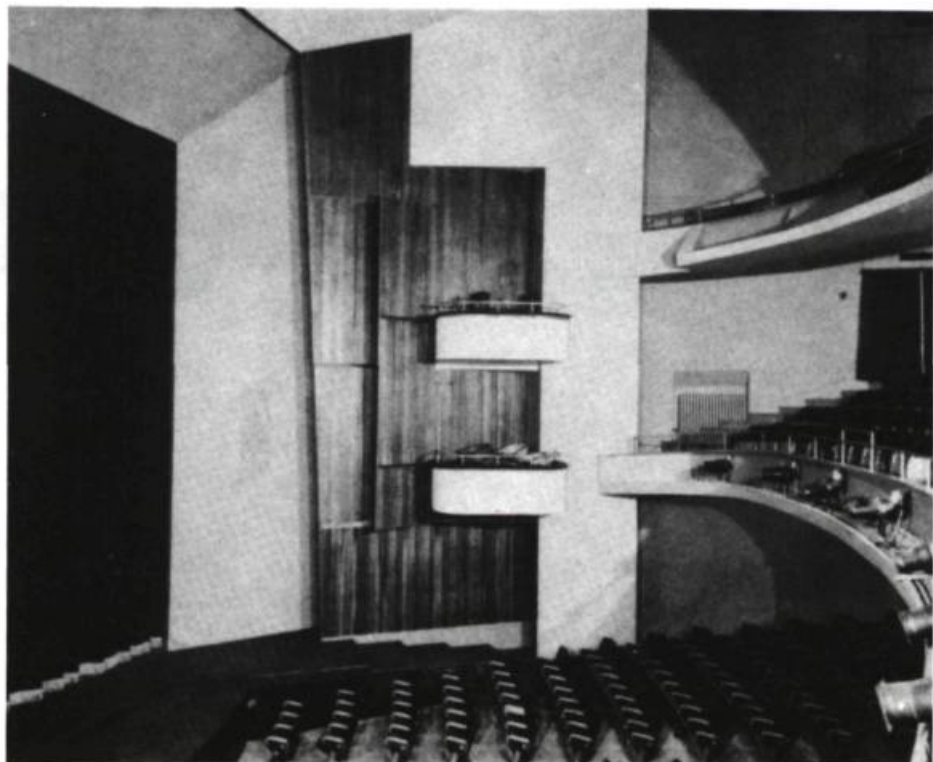
Et les textes québécois? Des compagnies comme le T.N.M. ne devraient pas compter dans leurs fonctions principales celle de créer des textes, mais être là pour diffuser ce qui a déjà été éprouvé à la scène. Ce que la Compagnie Jean Duceppe a fait avec *C'était avant la guerre à l'Anse-à-Gilles* — mettant la pièce à sa programmation après qu'elle eût été créée à la salle Fred-Barry — est un type de trajet que l'on souhaiterait plus courant. Cela ne veut pas dire fermer la porte à la création mais la limiter, peut-être, à des textes d'auteurs dont le travail est connu et apprécié du public. Par contre, le T.N.M. a toute une responsabilité envers ce qu'on peut appeler le répertoire québécois: la reprise de *Bonjour là, bonjour* de Michel Tremblay, dans la mise en scène d'André Brassard, en 1980 (ce que ce théâtre a présenté de meilleur, et de loin, ces dernières années), indique toute la richesse que l'on peut tirer de ces relectures de nos classiques.

1. Il s'agit ici d'une opinion personnelle. Des membres de la rédaction de *Jeu* ont déjà exprimé d'autres points de vue, beaucoup plus positifs, sur certaines productions du T.N.M. Voir, à ce sujet, les articles de Diane Pavlovic (« *Tartuffe*: Égaler l'artifice à la sincérité », *Jeu* 29, 1983.4, p. 138-143) et de Lorraine Camerlain (« *Amadeus*: Tuer Mozart et sauver le T.N.M. », *Jeu* 31, 1984.2, p. 140).

c'est plate

Un spectacle de Carbone 14, de la Marmaille ou de la Manufacture soutient aisément la comparaison avec n'importe quelle production étrangère du même type. Par contre, un Marivaux, un Pinter, un Molière ou un Goldoni monté au T.N.M. ne la soutient pas. Cela fait exactement penser à ces restaurants chic de banlieue où on a mis le paquet sur la décoration plutôt que sur la cuisine. Généralement, les productions du Nouveau Monde sont fastueuses mais pauvres de sens. On n'a pas encore fini d'en découdre avec notre catholicisme. Jean-Claude Germain avait bien raison de dire que le rapport aux textes classiques que nous a apporté la génération des Compagnons de Saint-Laurent était calqué sur celui que le prêtre entretenait avec les textes sacrés: une transmission, plutôt qu'une production, de sens. Bref, le refus de lire, d'interpréter en profondeur les textes dramatiques à la lumière des débats d'idées de notre époque — quoiqu'on plaque souvent des préoccupations contemporaines à certaines arêtes des textes — caractérise trop souvent les approches privilégiées par le T.N.M. Quand je vois des gens qui ont passé un mois à répéter une pièce ne rien m'apprendre sur un texte que j'ai lu deux fois dans ma vie, j'enrage.

Si l'histoire, dans le travail théâtral québécois, n'était pas si souvent évacuée, nous aurions peut-être moins de difficulté avec le répertoire. Il ne me semble y avoir ici que deux attitudes possibles: une position d'ouverture béate et insoupçonneuse,

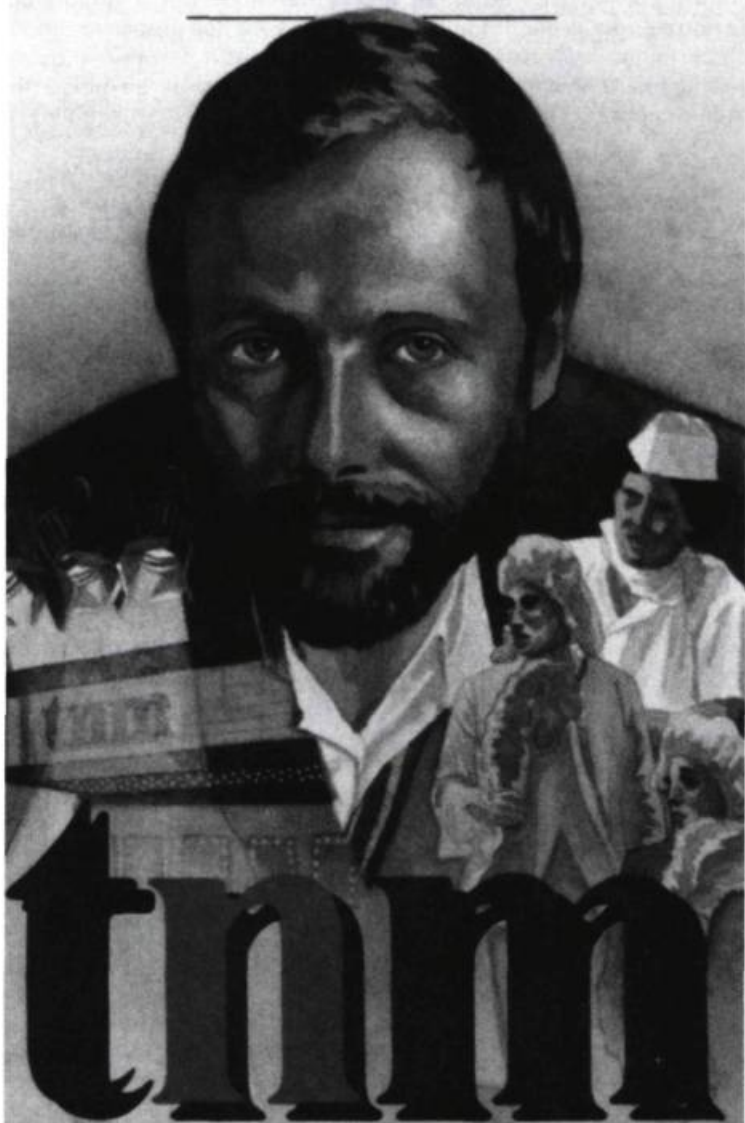


« Le stradivarius des salles de théâtre à Montréal »: la salle, à l'époque où la bâtisse abritait la Comédie Canadienne. Photo: Marcel Lafontaine, tirée de Jean Béraud, *350 ans de théâtre au Canada français*, C.L.F., p. 48.

UN **T** HÉÂTRE UNIQUE
POUR TOUS!

S A I S O N

84-85



tm

OLIVIER REICHENBACH
DIRECTEUR ARTISTIQUE

parce que les grands textes sont « universels » ; la distance historique est abolie par la notion de passé. Ou une attitude de refus : le discours des classiques est périmé et prendre en charge la distance historique équivaldrait à régresser. Dans les deux cas, on fait un beau sort à l'*altérité* de ces textes. D'un côté, on la nie, et de l'autre, on en affirme l'existence pour mieux dire qu'on n'en a que faire.

répertoire

Considérer que les grands textes théâtraux du passé nous parlent et qu'il faut des institutions pour les diffuser est un choix de société. Alors que le T.N.M. a montré depuis quelques années son incapacité à remplir ce mandat de, justement, faire parler le répertoire, la compagnie se trouve en difficulté. Ce n'est pas la faute du répertoire : on n'a qu'à penser au *Macbeth* de la Manufacture et à *Dans la jungle des villes* de la Rallonge. C'est qu'on avait traité ces textes comme le faisait le metteur en scène allemand Fritz Kortner : avec un mélange du plus profond respect et de la plus aigüe méfiance.

Ainsi, le peu de remous que crée l'annonce de la disparition du seul théâtre qui semble vouloir se consacrer au répertoire tient moins au peu de cas que l'on ferait de ce genre de théâtre à texte qu'à la faiblesse des lectures qu'il présente. Car je crois qu'une société a besoin de ce rapport ambigu, fait d'un amalgame de reconnaissance et de sentiment d'étrangeté, qui s'établit entre elle et une représentation d'un texte du passé. C'est lorsqu'on voyage en pays étranger qu'on se rend compte comment, chez soi, les maisons sont faites.

reichenbach

Je ne veux pas désigner un bouc émissaire, ni nuire à l'existence même du T.N.M. en mettant en question le travail de celui qui lutte pour sa survie. Mais il faut quand même interroger le sens de ce travail. Le T.N.M. n'est pas un théâtre d'État, mais la place qu'il occupe dans notre univers théâtral, les besoins auxquels il devrait répondre et le désir que j'ai de le voir présenter un théâtre à la hauteur de ses propres espérances me donnent, je crois, le droit d'exprimer des exigences à son égard. Le T.N.M. ne doit-il pas être un lieu où s'opère un véritable questionnement théâtral et social à travers les textes de répertoire, un lieu nécessaire à l'épanouissement d'une conscience du monde pour notre société et à son avancement intellectuel ?

Il est certain que Reichenbach a pris deux décisions très stimulantes : celle de réaffirmer la vocation de répertoire de la compagnie, et celle de fonder une troupe permanente. Mais quant au reste, c'est bien flou. Voici les termes selon lesquels il décrit ses orientations pour la saison 1984-1985 : « Un T.N.M. encore plus beau, encore plus fort. [...] Molière, Claudel, Shakespeare, les immortels du théâtre, Wesker et Harwood, parmi les plus grands de l'heure. [...] Plus que de grandes pièces, la saison prochaine vous offrira de grands spectacles de passion, de rires, d'émotion, de réflexion. »² Ce sont les passages les plus signifiants d'un texte qui devrait nous dire, au moins un peu, où loge la pensée qui préside à la direction artistique. Non pas qu'on puisse être en désaccord avec ce qui se dit là (quoique :

2. Extraits du texte de présentation d'Olivier Reichenbach dans le dépliant annonçant la saison 1984-1985.

Harwood, un des plus grands de l'heure? vraiment?), car peut-on être contre la vertu? Mais on peut se demander si l'absence de programme artistique signale une pensée théâtrale tout à fait approximative, un mépris de l'intelligence du public, ou les deux. Reichenbach a quand même déjà livré sa pensée un peu plus en détail, déclarant qu'il voulait jouer « Molière, Musset, Racine, etc., avec une technique de texte absolument parfaite mais avec l'expression très organique et très charnelle qu'ont les comédiens nord-américains », et faire « le lien entre les styles européen et américain »³. C'est déjà un début, mais on souhaiterait quand même un discours plus précis. Il dit aussi: « Notre rôle consiste à exprimer nos préoccupations sur scène en espérant rejoindre le public. »⁴ On aimerait connaître un peu la nature de ces préoccupations, d'autant plus que la couverture du dépliant promotionnel nous montre, en gros, la tête du directeur artistique. Il serait intéressant de savoir ce qu'il nous offre puisque c'est lui, d'abord, qu'on nous vend. Et je ne crois pas que le travail de Reichenbach puisse supporter un marketing à la Dutoit, dont les succès antérieurs justifient la pertinence.

Le problème, c'est que Reichenbach n'a pas encore prouvé, dans ses mises en scène et dans sa direction, qu'il a l'envergure artistique nécessaire pour diriger le T.N.M., du moins celui dont nous rêvons. Son travail est propre, bien léché, habituellement honnête: il connaît les ficelles de son métier et sait se servir d'une scène à l'italienne. Mais ses mises en scène sont polies, manquent d'audace et fuient souvent certains enjeux du texte qu'il travaille. Par exemple, son troisième *Tartuffe*, monté l'an dernier, démontrait chez lui une exceptionnelle connaissance de la mécanique de la pièce. Mais je n'y ai pas perçu de réflexion digne de mention sur le lien entre Orgon et Tartuffe, question qui me semble au coeur même du texte. Est-ce en montant trois spectacles par année (cette saison, *l'Avare*, *l'Échange* et *Othello*, dont il aurait fait aussi la traduction) qu'il pourra travailler en profondeur? On doit néanmoins reconnaître à Reichenbach un réel désir de faire de sa compagnie un lieu d'actualisation du répertoire. Dans le travail artistique qu'il a entrepris avec son équipe, il y a une expérience théâtrale qui n'en est pas encore rendue à son plein développement, mais qui demande à être suivie avec attention.

le gouvernement

Le ministre des Affaires culturelles, Clément Richard, dit tenir au théâtre de répertoire, mais pas nécessairement au T.N.M. Mais y a-t-il une autre structure de production prête à remplir ce rôle? À moins que le M.A.C. n'ait l'intention de mettre sur pied un théâtre d'État doté de ce mandat, je ne vois pas très bien comment on raisonne à Québec. Je comprends qu'on exige du T.N.M. qu'il règle ses problèmes syndicaux et administratifs avant de lui allouer d'autres fonds. (D'ailleurs, le conflit syndical n'aurait jamais dû traîner en longueur comme en ce moment; vue de l'extérieur, la partie patronale semble un peu paresseuse et pas si pressée. . .)

Le gouvernement doit se rendre compte d'une chose: un théâtre de répertoire digne de ce nom coûte cher, et n'est pas fait pour être rentable. Ainsi, il est bien mal servi par la nouvelle politique du théâtre. Il faut qu'une direction artistique puisse suivre sa démarche théâtrale sans se sentir obligée de glisser, dans sa programmation, une ou deux pièces dont le seul but est d'allécher le public. Quitte à lui donner un

3. *Loc. cit.*, p. 197.

4. *Ibid.*, p. 187.

cahier de charge⁵, le gouvernement devrait être en mesure de veiller à ce que le T.N.M. respecte son mandat. Ce n'est pas que tous les problèmes proviennent du manque de fonds, mais il est légitime de souhaiter aux metteurs en scène, aux comédiens et aux gens de la production de travailler un nombre d'heures respectable, pour un salaire décent qui ne les oblige pas à faire un doublage à gauche et deux téléromans à droite. Et un Shakespeare se monte bien mal avec dix comédiens seulement, tout comme une symphonie de Mahler nécessite plus qu'un quatuor à cordes.

Si le gouvernement reconnaissait la vocation de théâtre de répertoire à l'une des compagnies institutionnelles, notre paysage théâtral en serait sensiblement modifié. Il est certain qu'une croissance du T.N.M. ne devra pas s'exercer au détriment des autres compagnies. Reste à savoir si nous avons vraiment besoin d'un tel théâtre. Reste à savoir s'il faut, pour lui, développer des mécanismes de contrôle particuliers. Reste à décider de l'avenir du T.N.M. en regard de nos désirs.

paul lefebvre

5. Le milieu semble avoir tellement peur du cahier de charge qu'on a rejeté, aux États généraux du théâtre professionnel, une grille qui permettait de définir les pratiques théâtrales. À propos des États généraux, voir « À bâtons rompus », table ronde à laquelle participaient Pierre Macduff, Olivier Reichenbach et la rédaction de *Jeu* (*Jeu* 22, 1982.1, p. 5-29).